

## EXEMPLES D'ACTEURS DE LA SANTÉ RÉSISTANTE

### Georges CANGUILHEM

Georges Canguilhem, né en 1904, élève d'Alain, agrégé de philosophie en 1927, professeur de lycée puis de faculté, soutient sa thèse de doctorat en médecine sur *Le normal et le pathologique* en 1943.

Il démissionne de l'enseignement, refusant de servir le régime de Vichy.

En 1941, il est chargé de cours à la faculté des lettres de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand, comme suppléant de Jean Cavaillès. Résistant, il combat dans les maquis d'Auvergne. Il sera ainsi au Service de Santé de l'état-major des maquis d'Auvergne au Mont-Mouchet, où se trouvaient Charles Bérénholc et Jean Simon.

En 1955, il est professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut d'histoire des sciences, succédant à Gaston Bachelard, et sera adjoint du commissaire de la République de la Région 6 (Henry Ingrand) pour les questions civiles.

Mondialement connu dans l'univers de la philosophie, il publia maints ouvrages, dont *Études d'histoire et de philosophie des sciences*.

## CONGRÈS MONDIAL DE LA FÉDÉRATION DENTAIRE INTERNATIONALE

Jeudi 1<sup>er</sup> décembre 1983 - Palais des Congrès, Paris

Séance consacrée à l'éthique : Pierre Auger, Jean Bernard, Charles Bérénholc, Georges Canguilhem, Robert Weill, le président de l'Ordre national de médecins, le président de l'Ordre national des chirurgiens dentistes

### Professeur Georges Canguilhem

La situation du médecin a cessé d'être, dans les sociétés industrielles contemporaines, une situation privilégiée par le consensus de considération qu'elle inspirait. Ce n'est pas sans motif que Balzac avait réuni, sous la rubrique *Scènes de la vie de Campagne*, deux romans intitulés *Le médecin de campagne* et *Le curé de village*. À ces figures de l'homme au service immédiat et permanent de ses semblables, la Troisième République Française avait ajouté celle d'un homme différent, et parfois rival, celle de l'instituteur. Or médecine, religion et éducation sont devenues objets de mises en question parallèles, sinon liées, à l'occasion desquelles les fonctions de ces personnages sont devenues des cibles de contestation.

Pour ne parler que du médecin, on a vu l'image d'un agent responsable de la santé publique, délégué du pouvoir ou contrôlé par lui, se superposer progressivement à l'image d'un confident des malades singuliers, attentif à les écouter, à les observer, à tâcher de les éclairer sur le meilleur parti à prendre, à les persuader sans les contraindre. Sans doute un souci et un devoir de vigilance sur l'hygiène publique étaient-ils auparavant présents à la conscience du médecin. Mais il s'est agi d'une toute autre pratique sociale lorsque l'état sanitaire d'un peuple, déterminé par le moyen de la statistique, a été désigné, dans le vocabulaire administratif, comme un capital dont la collectivité et chacun des détenteurs parcellaires sont tenus pour comptables. Tout tend à se passer comme si la conservation ou la rétablissement de la santé était pour chacun de nous une sorte d'impôt, plus exactement une prestation en nature, exigible de la part de l'État, comme si, corrélativement la fonction du médecin était devenue - ainsi que Platon l'enseignait dans *La République* - une fonction proprement politique.

Nombreux sont ceux qui déplorent aujourd'hui le quasi-anonymat du malade face au médecin. Renversant une affirmation qui a connu quelque succès au XIX<sup>e</sup> siècle, nombreux sont ceux qui déplorent qu'il n'y ait plus de malades mais seulement des maladies. Témoin direct, ou

quelquefois partie, dans le procès que font à la médecine du jour des nostalgiques qui se croient prophétiques, tout médecin est tenu de s'interroger sur le sens et la validité de sa mise en question, sur la solution à inventer pour rendre à sa fonction le crédit qu'on lui marchandait.

Rien de sérieux ne peut être tenté dans cette voie si l'on oublie ou si l'on dissimule que ce qui a brouillé l'image populaire, touchante, et d'ailleurs respectable, du médecin thérapeute des détreffes d'une vie, ce sont les conséquences massives d'une révolution scientifique en médecine, dont les débuts remontent à un peu plus d'un siècle. Les victoires sur la douleur par l'anesthésie, sur les infections par la bactériologie, l'invention de la chimiothérapie et des antibiotiques, tous ces obstacles levés sur la route où les médecins n'avançaient qu'en paroles, tous les noms qui s'inscrivent à côté de Morton, Pasteur, Koch, Ehrlich, Fleming, voilà les responsables en dernière analyse du statut actuel de la pratique médicale. Ce dont les médecins avaient rêvé de toujours, parce que ce rêve était celui de leurs malades, guérir les maladies, prolonger la durée de la vie, c'est la rationalité médicale, l'expérience critique, l'ingéniosité technicienne qui leur en ont donné les moyens efficaces. Parallèlement, les revendications populaires pour l'égalité des chances dans la réparation des inégalités de condition biologique ou sociale obtenaient quelques satisfactions. Même si on tient que les institutions correspondantes n'étaient que précautions de prudence à quoi se résignaient les bénéficiaires de l'inégalité, on doit reconnaître que la politique de la santé reposait sur la médecine scientifique. Ceux qui dénoncent aujourd'hui la médicalisation de la société, selon un amalgame idéologique où le retour aux sources s'accompagne de vaticinations futuristes feraient bien de s'instruire sur l'histoire des épidémies, des maladies de carence et de la pathologie endocrinienne, comme aussi sur l'histoire de ces attitudes d'Écoles médicales qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle on nommait, à Paris, le scepticisme thérapeutique, et à Vienne, le nihilisme thérapeutique.

Il est vrai qu'on se rend plus facilement intéressant en dénonçant littérairement des abus, pas toujours imaginaires d'ailleurs, plutôt qu'en cherchant à comprendre comment ces abus sont la conséquence dévoyée de succès incontestables, enfin obtenus dans l'accomplissement d'une promesse millénaire. S'il y a aujourd'hui abus de la médication c'est parce que la médication d'aujourd'hui a fait la preuve massive et publique qu'elle n'est pas un abus de confiance.

Cela dit, si la dénonciation du pouvoir médical et de la médicalisation systématique, à quoi s'associent même quelques médecins, obtient autant d'écho, c'est parce qu'elle rencontre chez beaucoup de gens un malaise et un regret. Ce regret, c'est celui de constater que dans la pratique actuelle de la médecine l'attention donnée à la maladie est souvent en raison inverse de l'intérêt pour le malade. L'expression de ce regret c'est d'abord le vœu de voir augmenter le nombre des médecins généralistes. La médecine générale est tenue pour équivalent d'une médecine totale, capable de prendre en charge l'idiosyncrasie pathologique d'un individu singulier. En regard, le spécialiste apparaît comme un technicien savant dont la valeur est fondée sur son pouvoir d'abstraire d'un cas donné ce qui relève de sa compétence. Il n'est pas niable que la médecine contemporaine, fondée sur la rationalité expérimentale, éclairée et soutenue par les applications des sciences biologiques, chimiques et physiques, favorise l'extension et le perfectionnement croissant des spécialités médicales. D'où l'identification, plus ou moins consciente, entre un spécialiste et un réparateur d'appareils ou de machines organiques. Le besoin se fait donc sentir de rééquilibrer dans la société médicale le rapport quantitatif entre spécialistes et généralistes, et dans la formation des médecins le rapport qualitatif entre d'une part l'étude des maladies et de leurs traitements, et d'autre part l'apprentissage d'un comportement de coopération avec le malade pour la conduite de sa santé.

S'il n'est pas vrai qu'il y ait incompatibilité entre l'attention donnée à la maladie et l'intérêt accordé au malade, il est pourtant certain qu'il n'y a pas uniformité d'attitude envers la maladie et envers le malade. Mais un point de conversion n'est pas un point de repli. L'impossibilité d'aborder les problèmes vitaux personnels d'un malade selon les mêmes règles de rationalité que les problèmes d'ordre fonctionnel posés par la maladie n'oblige pas pour autant à recourir à des pratiques irrationnelles et à leur apologie, à l'exaltation de techniques pré ou parascientifiques.

La prise en compte d'un malade est la prise en compte d'un sujet de ses maladies, sujet c'est-à-dire ce vivant que le mal ouvre à la conscience de sa fragilité congénitale. Les tentatives pour introduire un enseignement de psychologie médicale dans le cours des études en faculté de médecine sont une reconnaissance de ce fait. Mais il n'est pas avéré que, sous quelque rubrique qu'on l'inscrive, un tel enseignement n'ajoute pas aux autres une abstraction de plus. Même en

psychologie une théorie reste une théorie. Sans doute peut-elle avoir le pouvoir de rappeler ce qui reste à faire pour le malade quand on a rempli envers la maladie le devoir de compétence.

Il reste donc à inventer un mode d'apprentissage du rapport personnel avec l'homme quand il est en débat avec lui-même au sujet de sa santé. Comme on apprend à entrer en rapport avec le bois chez un ébéniste, peut-être ne peut-on apprendre le rapport avec les malades qu'auprès de médecins soucieux de l'importance proprement médicale de ce rapport. Il est plus aisé de le souhaiter que d'en réaliser les moyens. N'y a-t-il pas contradiction à vouloir institutionnaliser la pédagogie par l'exemple ? Comment introduire dans les stages indispensables à la formation des étudiants une pratique de la relation de présence au malade qui ne porte pas à évoquer ironiquement le temps et les mœurs du compagnonnage ?

Faute pourtant d'oser et d'expérimenter dans ce domaine incertain, on risque d'assister à l'extension de la charlatanerie, en réponse ou besoin croissant chez les malades de trouver dans leur médecin non plus seulement le technicien de la maladie, compétent et parfois trop pressé, mais aussi l'assistant chaleureux et infatigable de leur personne en danger.

---

## Paul REISS - 1901-1944

À l'occasion du Congrès national de l'ANACR à Pau, il s'est tenu dans cette même ville un premier colloque national sur la pathologie de la Résistance, réunissant, sous le patronage d'un important groupe de professeurs de facultés de médecine, des médecins résistants ou amis de la Résistance de toute la France.

Le docteur Charles Katz, de Grenoble, président de la Commission nationale d'études et de recherches de la pathologie de la Résistance, membre de la Direction nationale de l'ANACR, a bien voulu nous remettre le mémoire qu'on lira ci-après et qui fait partie de la thèse d'un jeune docteur, le docteur Moulinie.

Ce travail porte sur la biographie du docteur Paul Reiss, médecin de la faculté de Strasbourg qui a participé aux combats du Mont-Mouchet et de la Truyère.

Bien que la première partie de ce mémoire soit très technique, nous avons tenu à le publier in extenso pour porter un témoignage de la haute valeur professionnelle du docteur Reiss.

Dans des articles ultérieurs, nous comptons publier d'autres souvenirs, en particulier sur l'évacuation en chars à bœufs des blessés du réduit de la Truyère, au cours de laquelle le docteur Reiss a été tué.

Né à Strasbourg en 1901, il y fit toutes ses études, cumulant celles de médecine avec celles de biologie.

Tour à tour chef de laboratoire au Centre anticancéreux, assistant en histologie du déjà célèbre professeur Bouin, agrégé de physique biologique, il se consacra finalement à cette dernière science sous l'égide du professeur F. Vlès *"dont l'originalité d'esprit et l'ardente activité de chercheur eurent sur lui une influence profonde"* (J. Roche). F. Vlès devait d'ailleurs mourir stoïquement dans le convoi qui menait à Auschwitz un grand nombre de professeurs de l'université de Strasbourg.

Grâce à *"une féconde imagination scientifique et à une haute conscience expérimentale"* (J. Roche), *"P. Reiss a attaché son nom à de nombreuses découvertes"* (Bouin) et abordé des domaines de recherche très divers.

En histologie, à l'âge de 21 ans, il publie une note sur l'appareil de Golgi de l'hypophyse en rapport avec le cycle sécrétoire de cette glande.

En cancérologie, à l'âge de 22 ans, il découvre que l'action cancérisante du goudron se traduit au niveau de la division cellulaire et notamment au niveau de la mitose et des chromosomes.

En radiologie, il met en évidence le rôle des rayons X et  $\gamma$  sur les multiplications cellulaires,

l'atteinte préférentielle du noyau, et publie un ouvrage didactique sur : *Actions biologiques des rayons X et  $\gamma$*  (Vigot, Paris 1935).

En ophtalmologie, souvent en collaboration avec J. Nordmann, E. Redslob ou J. Roche, il s'est intéressé à la physico-chimie des milieux transparents de l'œil, en rapport avec les problèmes de la cataracte en particulier. L'éditeur Masson le charge en 1937 de la rédaction du chapitre *Agents physiques* de son *Traité d'ophtalmologie*.

Mais P. Reiss n'a jamais perdu de vue les problèmes fondamentaux de la biologie cellulaire et ceci spécialement en ce qui concerne le rôle du pH et du potentiel d'oxydo-réduction (rH) sur de nombreux processus biologiques.

La question du pH intérieur cellulaire était très mal connue vers les années 1920 quand Vlès, en 1924, essaya de clarifier la situation en apportant de nouvelles techniques. Reiss s'attacha à ce problème dès la même année. Il réussit à mettre au point des méthodes originales de mesure du pH à l'intérieur des cellules, distinguant entre noyau et cytoplasme et selon les phases du cycle cellulaire.

Son matériel préféré était l'œuf d'oursin, ce qui l'amena à de fréquents séjours dans les laboratoires maritimes de Roscoff, Monaco, Salambô ; mais c'est plus directement la physiologie et la pathologie humaine qu'il avait en vue lorsqu'il étudiait le pH au cours de la tétanisation du muscle de souris, celui des tissus humains après la mort (avec C. Simonin) et surtout ceux des milieux transparents de l'œil dans certaines conditions expérimentales et en rapport avec leur opacification pathologique.

Très jeune, ses travaux sur ces questions de pH faisaient autorité puisqu'il fut chargé du rapport sur *Le pH intérieur cellulaire* à la réunion plénière de la Société de biologie en 1926.

En ce qui concerne le rôle du potentiel d'oxydo-réduction, P. Reiss, en collaboration avec E. Vellinger, en révéla l'importance en 1929 par l'existence d'un potentiel d'arrêt pour le développement de l'œuf d'oursin.

P. Reiss s'attacha alors à "*généraliser la conception selon laquelle tout phénomène biologique évolue nécessairement dans des limites définies de rH, conception dont l'extension aux réactions de protéolyse et de protéosynthèse a été particulièrement heureuse*" (J. Roche).

Sa thèse de doctorat ès sciences : *L'action du potentiel d'oxydo-réduction du milieu sur l'activité de différentes protéinases : hydrolyse et condensatron*, rassemble ses études sur ce sujet.

Elles devaient ouvrir la voie à de nombreux travaux dont certains en collaboration avec G. Achard étaient en chantier quand P. Reiss laissa tout pour rejoindre le maquis.

Des hypothèses de travail originales ne furent que partiellement exploitées : la migration des chromosomes au cours de la mitose, l'électro-convection, les phénomènes de membrane, la propagation de l'influx nerveux, domaines où il faisait figure de précurseur.

"*Devenu l'un des meilleurs biophysiciens français*" (J. Roche), "*il disparaît au moment où il était en pleine activité scientifique et où il mûrissait les plus fécondes recherches. Ce jeune savant de quarante ans avait déjà fourni un labeur considérable et attaché son nom à de nombreuses découvertes*" (Bouin).

En 1943, Reiss avait à son actif, seul ou en collaboration, 104 publications scientifiques.

Mais Paul Reiss n'était pas seulement un savant. Tous ceux qui l'approchaient pouvaient se rendre compte de sa gentillesse, de ses qualités morales, de sa grande simplicité.

"*Un bon camarade, pas bruyant, qui manifestait peu mais avec lequel la conversation prenait toujours un tour sérieux je dirais même utile*" (Achard).

"*Absolument bon, simple, sincère, loyal, obligeant, ces qualités lui valaient la confiance de tous et l'affection de ceux qui l'approchaient. Je les avais hautement appréciées quand il était mon assistant à l'Institut d'histologie où il m'apporte une collaboration active*" (Bouin).

"*Ami fidèle et sûr - j'évoque pour en témoigner des années de laboratoires communes - il n'a vécu que pour réaliser un idéal des plus élevés. Il apportait à l'accomplissement du devoir qu'il s'était fixé un enthousiasme réfléchi que dissimulait une apparente sérénité et une modestie*

*toujours en éveil, étant de ces hommes pour lesquels le sentiment d'avoir bien agi comporte en lui-même la suprême récompense" (J. Roche).*

C'est ainsi que malgré son profond attachement à sa famille, à son foyer où il jouit de l'affection de sa femme Monique et de ses deux jeunes enfants Daniel et Anita. Il quitte Clermont-Ferrand (où était repliée l'université de Strasbourg) pour prendre le commandement médical de l'Infirmierie centrale FFI du Mont Mouchet (Cantal).

C'est à Clermont-Ferrand en effet qu'à sa démobilisation en 1940 il avait rejoint la faculté de médecine. La campagne lui avait valu la citation suivante à l'ordre du jour de l'Armée : *"Médecin-capitaine Reiss Paul, ACLA 234 : A fait preuve du plus bel esprit de dévouement en soignant sous de violents bombardements ennemis de nombreux blessés demeurés sans secours à Troyes et à Auxerre, en particulier au cours des journées des 13-14-15 juin 1940"*.

Mais, parce que juif, il est rayé des cadres de l'enseignement lorsque viennent en vigueur les lois raciales du gouvernement de Vichy.

Grâce à ses amis et notamment au D<sup>r</sup> Chaumerliac, il est réintégré dans ses fonctions après quelque temps.

Dès 1941, il prend contact avec la Résistance dans les rangs du groupe clermontois.

En 1942, il installe chez lui à Beaumont (dans la banlieue de Clermont-Ferrand) les archives des Services de renseignements des MUR (Mouvements unis de Résistance) d'Auvergne.

*"Aidé de sa femme, il se fait le distributeur de notes aux différents groupements" (Moulinie), échappant miraculeusement aux enquêtes de la Gestapo.*

En 1944, il rejoint le réduit du Mont-Mouchet où l'État-Major FFI réclame des médecins.

Devenu le *Docteur Raymond*, de sa famille, de ses amis, personne ne le reverra plus.

C'est grâce à *Lafont*, son compagnon dans ces heures tragiques, qu'on connaît les détails de ses dernières activités et de sa mort.

*"Tous les combattants du Mont Mouchet et de Chaudesaigues, écrit-il, qui ont eu affaire à l'infirmierie se garderont le souvenir du docteur Raymond, de son blouson de cuir aux poches bourrées de sulfamides, de son dévouement méticuleux, de ses remontrances fraternelles, de sa simple modestie"*.

Jamais il ne laissa paraître le moindre désarroi lorsque le maquis fut attaqué en force par les Allemands, qu'il fallut abandonner le car chirurgical pour des Installations de fortune, évacuer les blessés sous la pression des Allemands du Mont Mouchet d'abord (10 juin), de Chaudesaigues ensuite (le 20 juin), mener à bien avec *Lafont* une amputation sur la table de la mairie d'Albaret-le-Comtal (courageuse décision pour qui n'en avait jamais pratiquée), et finalement en être réduit à transporter les blessés dans des chars à bœufs, seuls capables d'affronter les chemins des gorges du Bès moins sillonnés que les routes par les Allemands.

Le 22 juin ceux-ci contrôlaient notamment la nationale 9 entre Saint-Flour et Saint-Chély d'Apcher. On savait que cette route franchie, la sécurité commençait. Une première partie du convoi réussit à passer mais Reiss et *Lafont*, se refusant à abandonner les blessés qu'ils avaient essayé d'arracher jusque-là aux périls les plus graves, tombent avec eux dans une embuscade.

Tout le monde est tué, médecin, infirmière, blessés. Seul *Lafont* réussit à s'échapper avec Jean Simon.

À Saint-Just, près de Saint-Chély d'Apcher, une stèle commémore ce lâche assassinat et c'est la dernière citation de Reiss : *"Docteur Raymond, médecin-commandant, attaché au Service de Santé : d'une grande conscience professionnelle, d'un courage et d'un dévouement sans égal, est mort au Champ d'honneur en restant auprès de neuf blessés graves dont il avait la garde, sachant bien qu'ils allaient être découverts par l'ennemi"*.

Paul Reiss est maintenant inhumé dans la crypte de la Sorbonne. On peut y lire la liste de ses décorations :

Chevalier de la Légion d'honneur

Croix de guerre  
Médaille de la Résistance  
Croix des services militaires volontaires.

Les citations sont extraites de :

- D<sup>F</sup> G. Achard, Supplément aux Archives de physique biologique, t. XVIII, p 195 - 1944
- P<sup>F</sup> Bouin, ibidem, p 185
- P<sup>F</sup> Canguilhem, Note personnelle
- D<sup>F</sup> J.-P. Moulinie, Thèse de médecine, éditée par le Centre de recherche Charles Richet, 8, bd des Invalides, Paris 7<sup>e</sup>.
- P<sup>F</sup> J. Roche, recteur honoraire de l'université de Paris, Travaux des membres de la Société de chimie biologique, t. XXVI, n° 2, p 1113, 1944

On trouvera la liste complète des publications de P. Reiss dans l'article du D<sup>F</sup> G. Achard, professeur agrégée de physique biologique à la faculté de médecine de Strasbourg, aujourd'hui décédée.

Avec autant de dévouement que de compétence, elle s'est attachée à classer les notes laissées par Reiss, à en extraire et à en rédiger la partie qui pouvait l'être sans trahir sa pensée.

\* *Lafont* n'est autre que le docteur Georges Canguilhem pour qui, comme Reiss, l'héroïsme suppléait à l'expérience du praticien car ni l'un ni l'autre n'avaient jamais exercé la médecine. Georges Canguilhem a été depuis professeur d'histoire et de philosophie des sciences à la Sorbonne.

---

## Marinette MENUT

Née en 1914 à Laprugne (Allier) dans une famille d'instituteurs, Marinette Lafaye obtient à 24 ans son diplôme de pharmacien, avant d'épouser quelques années plus tard Max Menut. Ensemble, ils créent à Riom la *Pharmacie Nouvelle*, puis entrent dans la Résistance. Lui devient le commandant *Bénévol*, responsable de l'arrondissement de Riom pour le mouvement *Combat*. Elle, de son côté, assure la transmission du courrier et alimente en médicaments le premier corps franc d'Auvergne et les maquis de la région.

Devant les menaces de la Milice, Marinette Menut doit à son tour rejoindre le maquis, ayant pris soin de confier son enfant à sa mère. Accompagnée par son père, Fernand Lafaye, elle retrouve son mari à Maurines, non loin du Mont-Mouchet où des milliers de volontaires avaient rejoint l'État-Major de la Résistance, installé dans la maison forestière. Elle participe alors à la direction de l'hôpital de campagne comme lieutenant-pharmacien.

Durant tout le mois de juin 1944, les maquisards résistent vaillamment aux assauts répétés des Allemands, au Mont-Mouchet, à Saugues et à La Truyère. On dénombre 260 morts et 180 blessés dans les rangs des Forces françaises de l'intérieur (FFI). Une centaine d'otages civils sont fusillés par les troupes nazies.

La nuit du 21 juin, après deux jours de combats intenses, le commandant Menut doit organiser vers Albaret-le-Comtal l'évacuation des hommes en traitement à l'infirmerie de Maurines. Le convoi des blessés, qui se dirige vers les gorges du Bès, parvient péniblement à franchir la rivière. Les plus valides rejoignent à pied le couvert des bois situés au sud d'Albaret. Les plus grièvement atteints restent sur place, couchés sur des matelas, protégés du froid par des couvertures.

À Albaret, le convoi apprend que les troupes allemandes patrouillent à deux kilomètres de là. Le commandant Menut décide de partir le lendemain matin en direction de Saint-Just. Il a l'intention de rompre l'encerclement allemand. Le 22 juin, la colonne sanitaire quitte Albaret. Les blessés qui peuvent marcher prennent les chemins de montagne, accompagnés du personnel

sanitaire. Les plus grièvement atteints sont placés sur des chars à bœufs. La colonne progresse lentement en raison des souffrances intolérables qu'ils endurent. À 12 h 30, arrivent enfin à Saint-Just les deux derniers chars avec les six blessés les plus graves.

Pendant que Marinette Menut, son père et les médecins les réconfortent, le reste du convoi part sur Albaret-Sainte-Marie. Puis, les deux derniers chars quittent Saint-Just. Le premier, accompagné par le commandant *Bénévol*, réussit à franchir la route nationale. Le deuxième n'aura pas la même chance. Le convoi, vendu par un chiffonnier de Saint-Chély-d'Apcher, tombe aux mains des nazis. Les blessés couchés sur les chars sont achevés sans pitié, le docteur Reiss et Fernand Lafaye sont tués.

Au cours de ce massacre, Marinette Menut tente de se défendre avec une mitrailleuse. Mais, atteinte aux reins, elle doit bientôt se résoudre à suivre les Allemands à la mairie de Chaudes-Aiguës. Dans une clinique de Samt-Flour, où elle est transférée, une religieuse veut l'aider à s'évader. Mais, au dernier moment, elle est identifiée par deux agents de la Gestapo, Mathieu et Vernière, comme étant la femme du commandant *Bénévol*.

Emmenée à Clermont-Ferrand, enceinte de plusieurs mois, elle est, pendant plusieurs jours, atrocement torturée. Mais elle ne parle pas. Les médecins ont reçu l'interdiction de la soigner. Elle est alors enterrée vivante, dans le coma, dans un trou de bombe à la base d'Aulnat.

Morte à 30 ans sous la torture, elle reçoit la Légion d'honneur à titre posthume, le 1<sup>er</sup> mars 1945.

D'après le site Internet de la ville de Riom (63)

---

## Louis MALLET

Louis Mallet, né le 5 juillet 1889 de parents paysans, a partagé sa petite enfance avec quatre frères et sœurs, modestement comme l'on vivait à la campagne à cette époque. Cependant, d'une intelligence remarquable et particulièrement studieux, il poursuivit ses études à la faculté de médecine de Montpellier (où il figure sur le monument "Mort pour la France").

Il avait une première fois servi son pays en 14/18 comme lieutenant au service des blessés et connaissait déjà les horreurs de la guerre.

Installé à Saint-Flour comme généraliste avec son épouse Marguerite et ses trois enfants : Étienne, l'aîné, puis les jumeaux Madeleine et Pierre, dit Pierrot, il soignait sans distinction riches ou pauvres avec une bonhomie un peu bourru, mais avec une réelle compétence et une conscience professionnelle exemplaire.

En 1939, mobilisé malgré ses trois enfants, il partait une deuxième fois pour servir son pays dans le service de santé avec le grade de capitaine. Il revint avec le grade de lieutenant-colonel. Mais il n'admettait pas la défaite. Pour lui la guerre n'était pas finie et dès la première heure il afficha ouvertement ses convictions et son idéal avec force.

Il devint l'un des pionniers de la Résistance auvergnate.

Première conséquence : il fut démis de son mandat de conseiller général par ordre du préfet Coldéfy, mais il resta maire d'Alleuze et devait le rester jusqu'à sa mort.

Nous sommes au début de l'année 1942. Après avoir pris contact avec Jean Delpirou, de Murat, avec le mouvement *Combat* dont il reçoit des instructions et avec René Amarger, il s'emploie à sensibiliser toute une population. Grâce à sa notoriété, il a une grande influence et comme lui, de nombreux amis n'ont qu'un but : reconquérir la liberté, restaurer une République juste et fraternelle. René Amarger, alias *Germa*, et le D<sup>F</sup> Louis Mallet, sous le pseudonyme *Faust*, créent les Mouvements Unis de la résistance (MUR) de la région de Saint-Flour, Chaudes-Aiguës, Pierrefort, Ruynes.

Une quinzaine de responsables se réunissent au café Mallet Étienne Paul, rue des Lacs, (ce dernier arrêté et mort sous la torture à Royat, siège de la Gestapo). Ce mouvement est rattaché à la région de Clermont-Ferrand.

Le D<sup>F</sup> Mallet met sa famille à contribution. Il prend son fils Étienne (*Stéphane*) comme agent de liaison ainsi que son fils Pierrot et parfois même sa fille Madeleine porte elle-même des messages sur sa bicyclette. Les enfants étaient fiers de leur père.

*Faust* demandait de planquer des réfractaires, aidait certains à se doter d'une identité nouvelle, s'employait à fournir de faux papiers. Juifs ou réfractaires au STO bénéficiaient de son intervention ou étaient camouflés par son intermédiaire.

Mais un rapport de la Milice locale mettait sa vie en danger ainsi que celle de sa famille. Il devait se cacher. Choissant la clandestinité, il rejoint le service de santé des FFI d'Auvergne.

En mai 1944, Gestapo et Milice entrent en scène et les événements dramatiques vont se succéder dans toute la région.

Le 11 juin, très tôt le matin, le petit Pierrot Mallet (16 ans) est pris comme otage. Emmené à l'hôtel Terminus, il est rejoint par sa mère et sa sœur jumelle Madeleine vers 15 h.

Miliciens, SS, agents de la Gestapo pillent le cabinet de travail, l'appartement du docteur. Ils vident armoires et cave et empilent dans leurs camions tout ce qui leur tombe sous la main.

À l'hôtel Terminus, avec d'autres détenus, Pierrot, sa mère et sa sœur vivent d'interminables journées et nuits d'angoisse.

Le 14 juin à 6 h du matin, Pierrot et 24 fils de France étaient lâchement abattus à Soubizergues. Pierrot n'avait jamais voulu dénoncer son père. Dans son livre *Soubizergues, terre de sang*, le frère Gérard Mayet, également détenu, écrit : "*Les Allemands s'étaient littéralement acharnés sur ce gosse et le gosse de 16 ans les avait vaincus. Son père, aux yeux des Allemands et non sans raison, incarnait la Résistance*".

Avec toute sa famille, il en sera le martyr.

Le D<sup>F</sup> Mallet avait rejoint l'infirmerie de campagne du Mont-Mouchet. C'est alors que la Wehrmacht allait faire régner la terreur dans la région.

Puis ce furent les combats du Mont-Mouchet, de durs combats. Il y eut beaucoup de morts et de blessés des deux côtés. Le D<sup>F</sup> Mallet, nuit et jour, soignait et soulageait de son mieux les souffrances de nos partisans avec peu de moyens et dans des conditions extrêmement inconfortables.

Puis à partir du 20 juin eurent lieu d'autres combats tragiques au réduit de la Truyère. Dans une nouvelle infirmerie installée à Maurines, le docteur apprenait fortuitement (alors que son entourage avait voulu le lui cacher) coup sur coup l'arrestation de sa famille et surtout l'exécution de son fils Pierrot. Déjà marqué par les épreuves, il décide de revenir à Saint-Flour se livrer peut-être pour sauver les siens qui sait ? En vain ses camarades essayent de le retenir. Avec son fils Étienne et un autre jeune, il part et se réfugie dans le bois du Bès côté Lozère.

Hélas le 22 juin tous trois sont capturés, conduits à Fournels (Lozère), enfermés dans une grange puis transférés à Chaudes-Aigues le 23 juin. Le docteur subit des interrogatoires et se défend avec énergie. Le soir même ils étaient exécutés au tournant de Pratviel. D'après un témoin le fils était dans les bras de son père.

Marguerite et Madeleine ignoraient tout lorsqu'elles furent emmenées en Allemagne. Heureusement car cela aurait pu leur ôter tout courage.

Elles ne seront jamais séparées, mais nous dit Madeleine, elles subiront l'enfer : les transferts en wagons à bestiaux, les cellules, les camps, elles verront les chambres à gaz, recevant humiliations physiques et morales, elles vivront l'horreur, la terreur mais garderont malgré tout un moral assez fort pour leur permettre de survivre.

Le 5 mai 1945, se souvient Madeleine, la Résistance tchèque et l'armée polonaise les libèrent du camp de Holleinneshen en Tchécoslovaquie.



Ramenées à Paris, terriblement amaigries, moralement et physiquement affaiblies, quelle plus grande douleur encore lorsqu'elles apprennent la mort de Louis, Étienne et Pierre.

Un an après, le 3 juin, elles arrivent à Saint-Flour. Une foule de Sanflorains extrêmement émus les accueillent avec chaleur. Dans l'Avenue des Orgues, elles marchent sur un tapis de fleurs... mais chez elles personne ne les attend, la maison est vide, saccagée, sans âme. Bien douloureuse épreuve encore !

En ce mois de juin 1944, Saint-Flour a perdu beaucoup de ses enfants et parmi eux le plus vaillant, l'irremplaçable docteur Louis Mallet.

Il ne nous reste plus que le souvenir impérissable et une immense gratitude.

Madeleine se souvient de tout avec tristesse et amertume mais aussi avec beaucoup de dignité. Elle sait qu'elle a notre profonde amitié et que nous sommes fiers de l'avoir comme présidente des ACVG de Saint-Flour.

Extrait du texte de Paul Esbrat  
Revue de la Haute-Auvergne  
*Occupation, Résistance et Libération dans le Cantal*  
Tome 56 - Avril-septembre 1994

---

## René NUGOU

Sous les noms de Résistance de *Nurse* et de *Pernod* se cachait le pharmacien René Nugou, d'Aurillac. Il nourrissait deux desseins : libérer la France et remonter le moral des "troupes", avec ce sens de la culture méridionale qui sait tourner en dérision l'occupant teuton.

Son fils Pierre raconte : "La pharmacie de mon père était située au 9 de l'avenue de la République à Aurillac. À côté du siège de la milice et face à celui de la Feldgendarmerie allemande. Mon père était résistant de la première heure. Ancien combattant de la guerre 14/18, il avait reproché aux officiers de l'armée 1940 de ne pas avoir suffisamment résisté face à l'envahisseur.

Il entra très vite dans le réseau de Résistance du général Cochet avec ses amis Henri Tricot, Henri Garrigoux ou encore Marion, des Ponts et Chaussées, qui venaient souvent dans l'officine. On peut s'étonner du fait qu'ils se retrouvaient là. Mais ils étaient déjà amis avant guerre et... tout le monde a besoin de médicaments, ce qui offre une bonne couverture. De plus, rien n'empêchait de lui demander des conseils personnels dans son bureau et ses amis résistants ne s'en privaient pas. Face à l'occupation, ils faisaient souvent preuve de peu de prudence. Un jour la milice colla des tracts de propagande sur la pharmacie. Mon père n'apprécia pas et dès qu'il vit le chef, il l'apostropha en lui disant qu'il devait respecter la propriété individuelle.

Un autre danger nous guettait et nous ne le savions pas. Face à la pharmacie, il y avait une galerie d'art tenue par un peintre qui cherchait à sympathiser avec mon père.

Un jour, deux religieuses entrèrent à la pharmacie. La plus âgée demanda à être reçue par mon père dans son bureau. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir remonter son habit et tirer de sa jarretelle une lettre adressée par le cardinal Gerlier, primat des Gaules à Lyon. Celui-ci le prévenait de se méfier du peintre qui était au service des Allemands.

Mon père faillit être arrêté le même jour que Henri Garrigoux, le 2 juin 1944. La veille, une importante réunion s'était tenue à la préfecture et il y fut discuté de l'arrestation de trois médecins d'Aurillac et d'un pharmacien. Heureusement, une partie de l'administration était infiltrée par la Résistance. C'est ainsi que je vis arriver à la pharmacie le lendemain de bonne heure M. Lepourcelet qui me fit signe de sortir. Il me dit : "*Ton père, cours le prévenir, on va l'arrêter ! Et fais prévenir le docteur Garrigoux !*"

Par le jardin, un apprentis, la rue du 14 juillet, mon père put s'enfuir sans avoir eu le temps

d'enlever sa blouse blanche. Hélas, le docteur Garrigoux n'eut pas cette chance. Je ne pus arriver à temps et le vis sortir encadré par des soldats allemands.

Mon père prit le chemin des maquis et rejoignit le Mont-Mouchet puis le réduit de la Truyère. Comme pharmacien, il était affecté au service de santé avec les docteurs Georges Canguilhem et Paul Reiss ainsi qu'un jeune couple, les Menut.

Après l'attaque du réduit de la Truyère, le 22 juin, mon père convoya des blessés avec une voiture à cheval vers Albaret-Sainte-Marie (Lozère). Il eut plus de chance qu'un autre convoi de deux chars à bœufs qui tomba sur une patrouille allemande. Tous les blessés furent massacrés, le docteur Reiss tué, ainsi que le père de M<sup>me</sup> Menut. Cette dernière qui était enceinte fut blessée au ventre puis conduite à Saint-Flour et à Chamalières au siège du SD où elle fut torturée par deux Français. Elle fut fusillée à Aulnat dans un trou d'obus.

Je venais d'avoir 18 ans et de passer la première partie de mon bac. J'étais un adolescent. Je réussis à me planquer dans une ferme du réseau à côté de Montsalvy où je me trouvais le 6 juin. Puis je rejoignis en Aveyron un maquis dirigé par Antonin Lac.

Au bout de deux mois de ce régime, j'étais beaucoup plus mûr. J'étais devenu un homme !"

Pierre Nugou  
Propos recueillis par Manuel Rispal

---

## **Henri GARRIGOUX, torturé puis déporté**

Le docteur Henri Garrigoux a été à Aurillac un des premiers résistants du Cantal. À un journaliste de *La Montagne*, il se souvient et raconte :

"Après la défaite de l'armée française, j'écrivis à tous les parlementaires cantaliens de ne pas voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. J'ai été immédiatement fiché par "Vichy".

Je faisais surtout de la propagande contre le régime en place. Vers 1 h du matin je sortais et j'écrivais sur les murs "À mort Laval, Pétain à la poubelle".

J'avais un alibi en cas de contrôle, vu le couvre-feu : je portais ma trousse de médecin me rendant à une urgence imaginaire.

Tous les préfets successifs ont eu envie de m'arrêter mais hésitaient... ils m'enjoignirent de me taire et de cesser mes activités en faveur de la Résistance.

Le 2 juin 1944 à 8 h du matin, la porte s'ouvrit, un soldat allemand me fit signe de le suivre. En bas l'immeuble était cerné. Je fus conduit au siège de la feldgendarmerie, avenue de la République. Ainsi qu'un instituteur retraité. Nous passâmes la nuit menottés sur une chaise.

Le lendemain nous fûmes conduits sous bonne escorte à la gare. Ma femme, avertie du transfert par nos amis Esbrat, boulangers qui avaient leur boutique en face de la feldgendarmerie, arriva à la hâte. Je pus l'embrasser. Elle me confia que Jean, notre fils était à la campagne.

Je fus transféré à Clermont-Ferrand à la prison de l'ancien régiment d'infanterie français. J'y appris le débarquement.

Le 9 juin, un civil, revolver à la ceinture vint me chercher, me fit monter dans une traction avant noire et m'amena devant le portail d'une villa. Je fus conduit dans une cave, une cellule de 2 m sur 1 m 50, sans soupirail ni aération. Un homme terrifié y était déjà.

Le soir, l'homme de la gestapo qui s'appelait Roth, m'amena au premier étage et commença l'interrogatoire. Il voulait le nom de mes camarades. Devant mon silence, il m'ordonna de quitter ma veste et m'asséna des coups de nerf de bœuf sur le haut du corps et des bras. Mon mutisme

persistant, sa violence redoubla, me projetant contre le mur où j'avais l'impression de m'écraser. Sueurs froides, vide dans la tête puis plus rien. Je ne sais combien de temps je restai sans connaissance dans mon cachot. Ils y amenèrent plus tard un homme au visage tuméfié, aux incisives fracturées. Avec peine il me dit : *"Je suis le docteur Fric de Clermont : c'est la troisième séance. Permettez moi de prier"*. Il m'apprit qu'il avait été entre les mains des miliciens et qu'il y avait un "mouton" dans une cellule à côté de nous.

Quelques jours plus tard je fus ramené dans la pièce du 1<sup>er</sup> étage. Roth braqua un revolver sur ma poitrine en hurlant : *"Tu parleras, salaud !"* Je répondis : *"Tirez, mais tirez donc"*. Puis suivit une nouvelle séance de torture. Agenouillé devant une chaise, menotté, deux hommes me frappaient de toutes leurs forces le dos, la région lombaire et les épaules. Un troisième faisait couler au goutte à goutte de l'eau glacée pour que je ne perde pas trop vite connaissance.

Le lendemain, nouvelle épreuve. Dans la salle se trouvait le "mouton" qui me frappa avec une énorme barre de bois.

J'ai pu résister à la souffrance et je n'ai livré ni un seul nom ni un seul renseignement. Mais je ne condamnerai jamais un homme ou une femme qui a parlé sous la torture.

Quelques semaines plus tard, je fus déporté dans le camp de concentration de Neuengamme puis dans le camp de travail de Sandbostel où nous fûmes libérés le 29 ou 30 avril 1945 par l'armée anglaise du général Montgomery.

Séquelles dues à ces épreuves : oreille interne détruite, ce qui me cause toujours des vertiges. Perte de l'odorat, fracture de la colonne vertébrale. De plus je revins dans le Cantal avec le typhus. Je ne pus jamais reprendre mes activités de médecin libéral et terminai ma carrière comme médecin conseil de la Sécurité Sociale".